

# LE PASSE-TEMPS

## ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON.

## ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.  
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

## ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50  
Réclames..... — 1 »

## SOMMAIRE

Causerie : Au pays des Glaciers... Léon Mayet.  
Echos statistiques..... L. M.  
Nos stations thermales : Brides-les-Bains..... Maurice P.  
Le théâtre en France..... Léon Berthaut.  
Figures Lyonnaises..... Jules Tairig.  
Le ventriloque..... Eugène Fourier.  
Pensées d'été..... Georges Rocher.  
Un truc de zouave..... Gaston Cerfberr.  
Société de Tir de Lyon..... X.  
Bibliographie.  
Le Cinématographe. — Concerts-Bellecour. — Concert de l'Horloge.  
Revue financière

## CAUSERIE

## AU PAYS DES GLACIERS

Quatrième Lettre

MON CHER DIRECTEUR,

Quand on est une fois piqué par la tenture du voyage, on ne sait plus — en vérité — où cela peut s'arrêter.

Pris de l'irrésistible désir de changer de place, on n'entrevoit que le moment d'aller, à grande vitesse, de la plaine à la montagne et — par un juste retour des choses d'ici-bas — de la montagne à la plaine, puisque nos habitudes ou nos occupations de citadins nous ramènent infailliblement à notre point de départ.

Après avoir visité l'Exposition de Genève et fait en Suisse le voyage classique et obligatoire, j'ai tenu à revoir notre beau Dauphiné qui — grâce à la Société d'initiative de Grenoble — est en passe de devenir très prochainement, pour notre voisine helvétique, un concurrent redoutable.

Je suis — en ce moment — à La Grave, tout heureux d'échapper, par 1546 mètres d'altitude, aux chaleurs caniculaires que

la fin de juillet et le commencement d'août réservent ordinairement à la bonne ville de Lyon, en dépit de la fraîcheur relative qu'elle retire de sa situation exceptionnelle, assise qu'elle est, entre deux fleuves.

J'avais lu — dans je ne sais plus quel guide — cet éloge pompeux de La Grave :

« — Aucun bourg du monde n'a, comme La Grave, un tel rassemblement de pics sur sa tête. Le voyageur s'en donne un torticolis et nulle part au monde pareillement les pics ne se montrent cravatés de glaciers plus plantureux. Il en résulte que La Grave est une loge d'avant-scène sans pareille dans l'univers. »

Certes, il faut faire ici la part de l'exagération ; le proverbe : « a beau mentir qui vient de loin » est vrai surtout pour les réclames des guides qui grossissent et amplifient à dessein les merveilles, afin de décider plus facilement les voyageurs à se mettre en route pour venir les admirer.

La Grave — par exception — tient une bonne partie de ses promesses : de la fenêtre de l'hôtel où j'ai établi mes pénates, j'assiste à l'un des plus merveilleux spectacles qu'il soit possible de contempler, celui des Glaciers de la Meije, du Tabuchet, du Rateau, de la Gérose et de l'Homme.

Cinq glaciers pour une seule localité : quelle bonne fortune !

Et dire que La Grave n'a encore que deux hôtels : les Suisses en auraient depuis longtemps construit dix.

Vous connaissez, sans nul doute, la réponse du Marseillais à qui l'on demandait s'il était allé en Amérique.

— L'Amérique ? J'y suis presque allé...

— Comment, presque ?

— Eh oui, puisque je suis allé au Havre... et c'est en face.

Quand on est à La Grave on est vraiment en face des Glaciers, on les voit de si près qu'il semble qu'on va les toucher avec la main, la blancheur de leurs neiges éter-

nelles vous aveugle à ce point que beaucoup de touristes ne les regardent qu'après avoir préalablement posé sur leur nez des lunettes de couleur.

Singulière idée, n'est-ce pas ? de venir au pays des neiges blanches et de s'obstiner à ne les voir que vertes, rouges ou bleues.

Le voisinage de ces neiges se trahit d'ailleurs par un refroidissement marqué de la température : aujourd'hui, 10 août, je ressens ici le froid d'une journée de février à Lyon ; pardessus et foulards sont loin d'être de trop : ils ne sont même pas assez.

Le vent qui souffle vous pénètre, mais personne ne songe à s'en plaindre puisque c'est précisément cette fraîcheur vivifiante qu'on vient demander à la montagne.

L'alpinisme qui a commencé tardivement — il est d'invention toute moderne — marche à pas de géants.

Simple sport à ses débuts, il est devenu une véritable science.

Cela tient à ce qu'il répond à un double besoin : une juste admiration pour les beautés de la nature et une appréciation raisonnée des avantages hygiéniques et de l'heureuse influence morale que peut avoir sur l'homme un séjour — fût-il passager — en dehors des grandes villes.

Ces principes répandus et acceptés, notre époque d'entreprise et de vulgarisation s'est empressée d'en faire l'application.

Les voyages, les simples déplacements ont été rendus plus faciles, moins coûteux, mis à la portée, sinon de tous, au moins du grand nombre. Les sociétés de touristes et d'alpinistes ont fait appel à l'initiative privée et — en même temps que les départements intéressés consentaient à des sacrifices pour ouvrir de nouvelles voies et améliorer les anciennes — les hôtels se multipliaient ; on en trouve partout à l'heure actuelle, juchés dans les situations les plus difficiles à atteindre parfois même à 3.000 mètres !

Ah! tout n'est pas encore pour le mieux. Si dans beaucoup d'hôtels alpestres, on trouve un confortable suffisant, ce confortable fait jusqu'à présent défaut en certaines stations dauphinoises, trop lentes à suivre le mouvement.

Elles le suivront, puisqu'en fin de compte c'est l'intérêt qui le leur conseille, et ce conseiller-là est celui qui a le plus de chances d'être écouté.

Les compagnies de chemin de fer ont imaginé les voyages circulaires avec remise sur le prix du parcours, elles ont même été plus loin en assurant comme le P.-L.-M. l'a fait dans le Briançonnais et l'Oisans, des services de voitures appelés à relier entre eux les réseaux de voies ferrées restés incomplets.

En beaucoup d'endroits ces voitures font place à des tramways à vapeur comme celui qui va de Vizille au Bourg d'Oisans.

Ai-je besoin de parler de ces locomotives qui escaladent maintenant les sommets, transportant des centaines de voyageurs à des hauteurs devant lesquelles reculaient les plus hardis touristes.

Pour être juste, il faut convenir que les funiculaires gâtent un peu la montagne, et si pareille invasion continue, c'en sera fait des belles théories mises en avant par les clubs alpins, de la nécessité de refaire les corps par le développement des muscles et de calmer les nerfs par l'exercice de la marche.

Un funiculaire de La Grave à la Meije a été — paraît-il — déclaré d'utilité publique; messieurs les ingénieurs — m'a-t-on dit — ont commencé leurs études.

Il passera encore pas mal d'eau dans le torrent de la Romanche avant que ce projet reçoive son exécution, cependant un docteur a déjà manifesté l'intention d'établir au sommet de la Meije un sanatorium pour les poitrinaires.

4.000 mètres d'altitude, pourquoi pas tout de suite dans la lune.

Quand on construisait le chemin de fer aérien de la Jungfrau, les hygiénistes — envisageant le changement rapide d'altitude qui en résulterait — prétendaient qu'il serait indispensable d'ausculter les touristes avant le départ et de constater s'ils n'étaient pas atteints d'affections cardiaques ou de maladies des voies respiratoires.

De sorte — comme le fait remarquer, avec raison, un de mes bons amis, l'alpiniste Théodore Camus — que s'il est défendu d'être phthisique pour ascensionner la Jungfrau, il est recommandé de l'être pour monter à la Meije.

Je resterai aujourd'hui — si vous le voulez bien — sur cette étrange contradiction.

LÉON MAYET.

## ECHOS ARTISTIQUES

Quelques nouvelles du Grand-Théâtre de Lyon. D'abord, la distribution officielle des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, de Richard Wagner :

Walther, gentilhomme, MM Cossira ; Hans Sachs, cordonnier, Beyle ; Beckmesser, greffier, Delvoye ; Pogner, orfèvre, Chalmin ; David, apprenti, Bianconi ; Fritz Kothner, boulanger, Artus ; Eva, fille de Pogner, M<sup>mes</sup> L. Janssen ; Magdaleine, sa nourrice, Emma Cossira ; Vogelgesang, Pelletier, MM. Garet ; Nachtigall, ferblantier, Thonnérieu ; Balthazar Zorn, étameur, Burgat ; Schwarz, chaussetier, Plain ; Hans Foltz, chaudronnier, Ramieu ; Augustin Moser, tailleur, Durand ; Ulrich Esslinger, épicier, Dalbrès ; Hermann Ortel, savonnier, Kuntz ; Veilleur de nuit, Sirvel.

Nuremberg — Millieu du XVI<sup>e</sup> siècle : 1<sup>er</sup> acte : l'église Sainte-Catherine ; 2<sup>e</sup> acte : une rue ; 3<sup>e</sup> acte : premier tableau, l'atelier de Sachs ; deuxième tableau, le concours de chant.

M. Vizontini arrive d'Allemagne ; il rapporte les dessins et les maquettes des *Maîtres Chanteurs*, conformes aux traditions de Bayreuth. Déjà MM. Le Goff et Lambert se mettent à la besogne. Les principaux artistes sont en possession de leurs rôles et ont conféré avec le traducteur, M. Ernst, de manière à être prêts dès le début de la saison. L'œuvre de Wagner sera donnée vers le 1<sup>er</sup> décembre. Ce sera bien une première en France et Lyon distancera Paris d'une année.

Chemin faisant, M. Vizontini s'est rencontré à Aix avec Saint-Saëns, et le maître français a arrêté avec lui la distribution de sa *Proserpine* et les détails de son nouveau ballet inédit dont le titre définitif est *La Berrichonne*.

Enfin, M. Vizontini vient de donner à la copie la nouvelle version de la *Mireille* de Gounod, reconstituée fidèlement en cinq actes, telle que le maître la conçut et l'écrivit primitivement, d'après le poème de Mistral.

Telle sera l'entrée de jeu de la prochaine saison.

## NOS STATIONS THERMALES

### BRIDES-LES-BAINS

La représentation au bénéfice de Gerbert a été l'événement artistique de la semaine et la salle était trop petite pour contenir les admirateurs du sympathique artiste. Le *Gendre de M. Poirier* est une des comédies qui marquèrent dans la carrière de Gerbert et le rôle du marquis de Presles, un de ceux qu'il affectionne le plus. La légèreté d'allure, l'insouciance du caractère, la raillerie de ton, en un mot, la note personnelle de Gaston de Presles a été rendue avec une grande vérité par cet habile comédien.

Dans le bonhomme Poirier, M. Marchal a été très goûté par le public qui a su apprécier sa franchise et sa simplicité de moyens. M<sup>me</sup> Chovel ne compte plus ses succès et Antoinette en a été un de plus pour l'aimable jeune première. Benoist-Mary a fort bien composé le rôle de Verdellet et Lecointe nous a offert un très élégant de Montmeyran.

Comme toujours mise en scène luxueuse et très soignée qui montre le faste et le bon goût de M. Pernin et l'habileté de Gerbert.

Le concert donné dimanche dernier par le Club Alpin au bénéfice de l'œuvre des refuges et des petits chemins, a pleinement réussi, grâce aux talents de M<sup>mes</sup> Chovel, Maude et de MM. Gerbert, Benoist-Mary, Dartey et de l'orchestre du Casino.

Il faut remercier les organisateurs de cette agréable matinée pour le but intéressant qu'ils poursuivent et qui consiste dans la création de refuges dans les Alpes, à la disposition non seulement des touristes fortunés, mais de tous les malheureux qui sont pris en montagne par la nuit ou le mauvais temps, lorsque les nécessités de la vie les obligent à s'aventurer dans n'importe quelle saison.

Malgré le mauvais temps qui a régné pendant quelques jours avec une cruelle persistance, l'affluence est toujours aussi considérable ici et les arrivages journaliers sont toujours très nombreux.

Je ne terminerai pas ces quelques lignes sans signaler un fait regrettable qui s'est passé dans la troupe du Casino Un cabotin (sa façon d'agir ne lui donne droit à aucun autre qualificatif) du nom de Joanny, engagé comme comique est parti subitement, laissant des dettes assez conséquentes dans le pays, sans prévenir son directeur et sans s'inquiéter s'il pourrait lui causer un embarras quelconque. En pleine saison cela aurait pu avoir des conséquences désagréables sans l'intelligence et la présence d'esprit de MM. Gerbert et Pernin qui ont pris toutes leurs précautions pour le remplacer immédiatement et que le spectacle n'en souffre pas.

Le fait ayant passé inaperçu pour le public, je n'en aurais pas parlé si je ne croyais utile de porter à la connaissance de tout le monde des agissements aussi malhonnêtes et mettre ainsi en garde les directeurs, contre les individus de la catégorie de M. Joanny !

De tels cabotins déshonorent la grande et sympathique famille des artistes, aussi ne doit-on pas négliger de les dévoiler quand l'occasion s'en présente, dans l'intérêt de tous les artistes.

Maurice P<sup>...</sup>

## LE THÉÂTRE EN FRANCE

Un grand nombre de journaux anglais et américains mènent, depuis quelque temps déjà, une logique et vigoureuse campagne contre l'insanité des spectacles à la mode

S'il ne s'agissait que d'œuvres étrangères, il faudrait laisser aux critiques, d'Outre-Mer le soin d'approuver ou de blâmer. Mais la plupart des pièces visées, c'est justice de le reconnaître, sont d'origine française — non pas que nous ayons plus d'immoralité que d'autres, mais parce que, je crois, notre perversité même a quelque chose de spirituel. Il en est de l'esprit vrai comme des poitrines féminines plastiques : « Ils n'en ont pas, en Angleterre. »

Et d'ailleurs, tout affiné qu'il soit, le vice est le vice, méprisable et dangereux. Il sied donc aux Français, dans la question, de ne pas s'enorgueillir. Écoutons ce que dit le « Watchman », de Boston :

Comment expliquez-vous que certains gens consentent à laisser leurs filles entendre, dans un théâtre, des choses telles que quiconque les dirait ailleurs, devant ces mêmes jeunes filles, pourrait justement s'attendre à recevoir un coup de fusil.

Nous, Français, qui nous piquons de logique, nous devons bien reconnaître l'excellence de cette remarque.

Un autre journal le « Congregationnalist », à propos du « vil torrent des pernicious drames français », raille amèrement les « malheureux qui fréquentent le théâtre avec la singulière illusion de se rendre en un lieu de récréation, consacré à l'art et à la beauté. »

Le « New-York-Press » est d'avis que « le drame actuel est purement artificiel ; qu'il excite les passions, l'érotisme... Au lieu d'enseigner à l'humanité que le bien est meilleur que le mal, il place le vice dans une attrayante lumière, etc. » Et ce journal ajoute : « Cependant, personne ici n'est à blâmer, que le public ».

Telle n'est pas l'opinion de M. J. G. Speed, du « Forum » Selon lui, tout remonté au commerce et au réalisme qui ont porté leurs mains d'iconoclastes sur un art puissant pour l'éducation populaire.

Sans les « mains du commerce et du réalisme », M. Speed aurait tout à fait raison. Il a d'ailleurs pour lui les acteurs ; ceux-ci, par la voix de M. Barrett, attribuent la décadence de l'art dramatique à ces « spéculateurs du commerce qui se sont occupés d'affaires théâtrales et ont cherché à corrompre plutôt qu'à élever le ton du drame et le goût du public. »

Selon moi, tout le mal, en effet, vient de

la grande plaie sociale, de la cupidité féroce qui nous dévore.

Heureusement, il nous reste de fiers esprits et des foules respectables ; on l'a bien vu avec Coppée et le triomphal succès de « Pour la Couronne ». Mais établissez la proportion !

Pour quiconque a la passion du beau et du grand, du vrai et du juste, il est décourageant, désespérant presque, de voir l'abaissement de l'esthétique à Paris, dans ce Paris qui donne le ton à la France et dispense aux artistes la gloire avec le pain. Tandis que les grandes scènes où se jouent les éternels chefs-d'œuvre du génie font à peine les recettes nécessaires, partout surgissent du sol et prospèrent les tavernes plus ou moins vastes où règnent les comédies écœurantes, les chansons obscènes et la chorégraphie suggestive. Entrez là le dimanche, et vous verrez des « mères », entre leur fille et leur garçon, applaudir les sales refrains d'un voyou en vedette.. Quand l'artiste est femme, elle n'a que rarement l'excuse du talent : sa frimousse allumée, ses dessous tentateurs sont seuls chargés de faire fortune. Et aucun art dans l'œuvre scénique ! à part les ballets dont quelques-uns sont de vrais chefs-d'œuvre de costume par la couleur et le dessin.

Mais, en somme, quoi de sérieux, de solide ? car le sérieux, pour moi, n'est pas synonyme d'ennui. Rien ou presque rien.

Pourquoi ?

Il y a d'abord la grande raison invoquée tout à l'heure : on veut surtout « faire de l'argent » — et pour faire de l'argent, on flatte dans l'homme ce qui reste de l'animal cher à Monselet.

Mais il existe une cause non moins puissante et directe, quoique secondaire à premier examen, et qui, peut-être, dépend de la cupidité même des hommes du métier : on ne connaît plus l'art scénique. Les uns l'ont toujours ignoré ; les autres l'ignorent volontairement, ou parce qu'ils le savent difficile, ou parce qu'il donne plus de gloire que d'argent.

Cherchons combien de pièces ont mérité, cette année, l'attention des penseurs et des gens de lettres ? Trois, il me semble : *Pour la Couronne*, *La Princesse Loïtaine* et le *Pardon*.

Considérons maintenant, dans leur structure intime, chacune de ces trois œuvres marquantes : une seule, celle de Coppée, agit vraiment par l'action qui est tout le secret de l'art dramatique.

Ce n'est pas que le cher maître Coppée soit cependant le type du dramaturge spontané, mais il donne la vie et remue la masse, l'homme tel quel, sans besoin de préparation.

## NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort LYON

## La Revue Bi-Mensuelle

DES

## TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois.— Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnements : France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon

## BONS

## de l'EXPOSITION

DE 1900

## 6 Millions de Lots -- 29 Tirages

20 Tickets d'entrée et réduction d'un tiers sur les Chemins de fer

1<sup>ER</sup> TIRAGE : 25 AOUT

PRIX DU BON : 21 FRANCS

Tous frais compris

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et dans toutes ses succursales



## LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes



# EN VENTE LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

Comprenant les Réseaux : P.-L.-M., Ouest-Lyonnais, Compagnie du Rhône, etc.

Prix : 30 cent. — Franco : 40 cent.

AGENCE FOURNIER, Rue Confort, 14, Lyon

ET DANS SES SUCCURSALES

## LA CLEMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie  
CAPITAL : 6 MILLIONS

Siège Social : 19, rue Monsigny, Paris

AGENCE GÉNÉRALE : Rue Bât-d'Argent, 7

LYON

HENRI MARTIN, I. Directeur particulier

La Compagnie *La Clémentine* offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon-Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Caill, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de *La Clémentine* sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

Quant à M. Rostand, sa *Princesse Loiraine*, symbole de l'idéal que nous cherchons tous, songeurs et chanteurs, jusqu'au bord de la tombe, sa *Princesse*, dis-je, est une conception charmante et poétique; et bien que la versification n'en soit pas toujours berçante ou seulement heureuse, encore est-ce du grand art. Et Sarah ne s'y est pas trompée; elle-même a voulu tenir le rôle de la *Princesse*. Mais c'est là une œuvre lyrique plutôt que dramatique; on la dit, on ne la joue pas assez, et si on ne la joue pas assez, c'est que l'auteur est bien plus poète que dramaturge.

Et nous arrivons à M. Jules Lemaître. Certes, l'homme est plus et mieux qu'un illustre critique : il a une langue précise et nette, et s'il flotte dans ses opinions, c'est probablement à cause de sa sincérité même. C'est un fier écrivain; il mérite son nom. Eh bien, outre que son *Pardon* est d'une portée morale au moins discutable, la pièce est encore plutôt une conversation changeante qu'une « action » proprement dite.

Remontons au-delà de cette saison théâtrale et comparons les œuvres; il n'y a peut-être que M. Alexandre Dumas auquel on puisse reconnaître un tempérament puissant et complet.

Or tout le monde fait du théâtre : « cela rapporte ». Et comme tout le monde, loin d'avoir du génie, ne peut faire preuve de talent, on remplace la pensée par des mots et l'action par la mise en scène. C'est le turbot à la sauce poivrée, sans le turbot.

Et c'est ainsi que des auteurs dramatiques français se font traiter de charcutiers par des Yankees. Les Yankees n'ont pas tort.

LÉON L. BERTHAUT.

## FIGURES LYONNAISES

### LA RÉPONSE DU PROPRIÉTAIRE

M<sup>me</sup> Lafont est allée chez son propriétaire pour lui dire que l'appartement qu'elle occupe a besoin de réparations. Elle fait part à M<sup>me</sup> Durand de l'entretien qu'elle a eu avec lui.

M<sup>me</sup> LAFONT. — Ah! c'est pas croliable, depuis le temps que je suis dans c't'appartement, me voir refuser qu'on remette les carreaux qui manquent sous les pieds, que j'ose pas marcher si tellement j'ai peur de tomber dans les trous qui y a à la place, c'est pas croliable! Moi que j'ai toujours payé ma location sans faire attendre seulement six mois, je pouvais pas avaler ça. Quand j'ai dit à M. Grodouillard, le propriétaire, qui y avait plus de carreaux dans ses chambres, y m'a regardé avec des yeux d'un homme qui se met z'en colère, pis y

s'est croisé les bras et il a crié : « Quoi t'est-ce alors que vous n'en avez fait, des carreaux? quoi t'est-ce que vous n'en avez fait? » Mais, vous comprenez ben, quand j'ai entendu ça, j'ai été si tellement interloquée que je sais plus ça que je lui ai répondu. Je crois ben que je lui ai dit qu'y z'étaient usés, et que c'était l'usure qui les avait emportés. Alors y me dit en criant encore plus fort et en refaisant des yeux d'un homme qui n'est z'encore plus en colère : « Vous deviez pas les lui z'y laisser emporter, à l'usure. Si y les rapporte pas, c'est vous qui les payerez, vous entendez. »

M<sup>me</sup> DURAND. — Ça, c'est pas possible!... Quand je pense que dans la maison où que je suis concierge, y a le derrière de la marchande d'herbes où qu'on a mis des carreaux tout neufs, même qu'elle en avait pas besoin si tant que vous.

M<sup>me</sup> LAFONT. — Je lui ai dit aussi que la peinture du placard elle s'était en allée. Alors y recommence à faire des yeux d'un homme qu'est z'en colère, et pis y me répond en se croisant les bras : « Pourquoi que vous l'avez laissée partir? C'est votre faute. Si tout ce qu'on a mis dans l'appartement y s'en va, y va bientôt rester plus rien. »

M<sup>me</sup> DURAND. — Il a pas l'air commode, ce monsieur Grodouillard!

M<sup>me</sup> LAFONT. — Pour sûr qu'il est pas commode... C'est comme la cheminée, que je lui dis encore, c'est comme la cheminée, elle fume. Alors y me répond une chose si tellement bête, oh! mais, si tellement bête que vous voudrez pas y croire si je vous y dit. Y me répond : « Si vous y fesiez pas du feu elle fumerait pas ». Non, mais faut-y être bête! Quoi t'est-ce ben qu'y veut que j'y fasse dedans sa cheminée, si c'est pas pour y faire du feu?... Non, mais faut-y être bête!

M<sup>me</sup> DURAND. — J'ai pas reçu de l'struction, vous savez, j'en ai pas reçu de l'struction, je sais juste que deux pis deux ça fait quatre, et encore, j'en suis pas sûre, j'ai jamais pu faire la preuve, j'y sais parce que j'y ai entendu dire, eh! ben c'est pas moi que je vous aurais répondu ça qu'y vous a dit, ce Grodouillard, qui doit n'en avoir appris plus que moi. Vous m'auriez dit Mam' Durand, ma cheminée elle fume, que jamais je vous aurais répondu que c'est parce que vous y fesez du feu. Je sais pas ce que je vous aurais répondu, ben sûr que je vous aurais répondu quelque chose, mais je vous aurais pas répondu ça.

M<sup>me</sup> LAFONT. — Non, mais faut-y être bête, hein? C'est pas possible de causer avec des gens comme çui-là là. « Enfin, qu'y me dit, y a trente ans tout au plus que ma maison est réparée et vous l'avez mise d'après ce que vous m'en disez, dans un joli état, si tout s'en va, c'est votre faute, vous entendez! » Alors moi, vous comprenez, tout ça ça m'agaçait. Quand y m'a dit ça, toujours en criant comme un homme avec des yeux qu'on dirait qu'y va se mettre en colère, je lui réponds : « C'est pas étonnant

## LE CACAO FOUREY-GALLAND

LYON : 18, Rue Paul-Chenavard (anciennement Rue Saint-Pierre).

avec son BEURRE NATUREL dénommé Cacao de Santé, ne coûte que 2 fr., le paquet de 16 déjeuners, 13 centimes la grande tasse.

— PARIS, VICHY.

que tout fiche le camp de votre vieille baraque, y a plus de porte, pis moi aussi, pisque c'est comme ça, que je lui dis, moi aussi, je vas m'en aller, et ça sera pas long, vieux grigou !

M<sup>me</sup> DURAND (étonnée). — Vous lui avez dit vieux grigou ?

M<sup>me</sup> LAFONT. — Voui, je lui ai dit ça, parce que c'est pas aut' chose, c't' homme, c'est pas aut' chose. Pis, y serait là que je me générais pas pour lui redire vieux grigou, pis vieux cornichon avec si ça peut lui faire plaisir.

M<sup>me</sup> DURAND. — Quoi t'est-ce qu'y vous a dit là-dessus ? Y vous a fichée t'à la porte ?

M<sup>me</sup> LAFONT. — Fichée t'à la porte ! Ah ! ben, non, y m'a pas fichée t'à la porte !

M<sup>me</sup> DURAND (anxieuse). — Quoi qu'il a ben fait, alorsse, quand c'est que vous lui avez dit vieux grigou ?

M<sup>me</sup> LAFONT. — Y m'a dit qu'y ferait toutes les réparations que je voudrais.

Jules TAIRIG.

— Je ne peux pas vous le dire aujourd'hui répondit la somnambule; l'esprit ne veut plus parler.

Oh ! ces esprits !

— N'y aurait pas moyen de le faire causer encore un brin ? dit le paysan.

— Revenez dans trois jours, apportez trois cents francs pliés dans un mouchoir avec de la terre ramassée dans un cimetière, trois feuilles de buis béni, et l'esprit, suffisamment éclairé, parlera.

Le paysan suivit de point en point les instructions de la somnambule. Il apporta les trois cents francs.

— Retournez chez vous, dit la somnambule; demain, j'irai vous indiquer l'endroit où l'argent a été caché; l'esprit aura parlé.

— Le paysan, rempli de confiance, revint dans son village où il attend encore.

C'est surtout dans les villages juchés aux sommets des montagnes que l'on rencontre le plus de gens crédules; les moyens de communication n'y sont pas faciles, les idées nouvelles y pénètrent lentement.

Saint-Laurent, un bourg perdu dans les montagnes des Pyrénées, est, en raison de son éloignement et de son altitude, peu fréquenté par les étrangers; les jeunes gens du pays ne le quittent que pour accomplir leur service militaire; ils reviennent ensuite, se marient dans leur village et n'en sortent plus.

Tout le monde se connaît; habitants des deux sexes passent leur temps à s'observer; les conversations se bornent à épelucher les faits et gestes des voisins. Une voiture qui passe fait sortir toute la population sur les portes; un chien qui aboie excite les commentaires: le moindre fait prend les proportions d'un événement.

Par une chaude après-midi d'août, les femmes, assises à l'ombre devant les maisons, devisaient tout en se livrant à des travaux de couture, pendant que les hommes, paresseusement étendus au soleil, fumaient des cigarettes. Tout à coup, les accents d'une musique bizarre mirent tout le village en révolution; ce bruit insolite était produit par les sons criards d'une musette auxquels se mêlaient les grincements d'un tambour de basque.

Hommes, femmes et enfants accoururent. C'était un monstre d'ours qui faisait son entrée sur l'unique place de Saint-Laurent.

Le baladin, homme d'un certain âge, portait le costume tyrolien; de son chapeau de feutre mou s'échappaient de longs cheveux noirs qui lui descendaient sur le cou; une barbe d'un noir d'ébène encadrait son visage et lui donnait un air rébarbatif. Sa compagne, une jeune fille d'une quinzaine d'années, offrait, comme lui, le type bohémien; vêtue à la façon des gitanas, elle était couverte d'oripeaux aux couleurs étranges parmi lesquelles le jaune orange dominait; une résille à filets dorés emprisonnait ses épais cheveux noirs. Elle agitait un tambour de basque; son compagnon jouait de la musette et remorquait un ours brun de forte taille qui suivait le couple d'un air ennuyé.

## LE VENTRILOQUE

L'homme est de feu pour le mensonge et de glace pour la vérité.

La belle pensée que voilà et que je voudrais l'avoir trouvée.

Les charlatans auront toujours beau jeu. Le merveilleux exerce une grande attraction sur les masses : les croyances populaires en font foi. L'habitant des villes se pose en sceptique et se raille du paysan; il est cependant aussi gobeur que lui; il l'est d'une façon différente, voilà tout. Quant aux habitants des campagnes d'ordinaire si madrés, si prudents, surtout quand il s'agit de délier les cordons de leur bourse, ils sont toujours prêts à accorder leur confiance aux somnambules et autres diseuses de bonne aventure.

Dernièrement, un paysan du midi allait consulter une somnambule de foire à seule fin de savoir si l'avenir ne lui réservait pas quelque surprise agréable.

La pythonisse ambulante connaissait son métier.

Elle décrivit gravement des cercles cabalistiques dans l'espace, puis elle prit un jeu de cartes, retourna l'as de trèfle qu'elle posa sur une table, commanda au paysan de le couvrir avec une pièce de cent sous, prit un air inspiré ainsi que les cent sous et annonça à son client que les esprits venaient de lui apprendre qu'un émigré du temps de la Révolution avait caché dix mille francs dans sa maison. L'esprit ne pouvait désigner la cachette que si l'on déposait vingt francs sur la dame de pique, et la somnambule tourna la dame de pique.

Le paysan remit vingt francs à la dame de pique; la somnambule les fit passer dans sa poche pour les lui garder sans doute.

— Où qui sont les dix mille francs ? demanda le paysan.

## L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, 12, LYON

Manufacture de Pianos

## AURAND-WIRTH & C<sup>ie</sup>

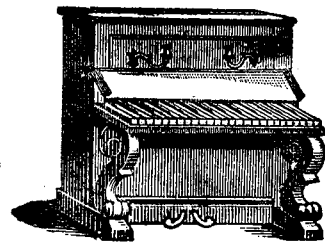
MAGASINS DE VENTE ET LOCATION (ENTRESOL)

LYON — Rue de la République, 48 — LYON

USINE A MONPLAISIR

BREVETS & MÉDAILLES d'OR, Fournisseurs du Conservatoire

VENTE  
au Comptant et à Terme



LOCATIONS  
à Prix divers suivant modèles

OCCASIONS GARANTIES

PLEYEL, ÉRARD, GAVEAU, etc.

HARMONIUMS

des principaux facteurs

Echanges et Accords

ATELIERS SPÉCIAUX DE RÉPARATIONS



## OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOTE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON



Demandez partout

# LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

POUR ACHETER des  
**PRESSOIRS**

**FOUDRES**

**CUVES**

En chêne de Bourgogne de 1<sup>er</sup> Choix

BIEN SEC, d'une fabrication très soignée et d'un bon fonctionnement garanti. Demander tarifs et renseignements et visiter les magasins de

**V. VERMOREL**

CONSTRUCTEUR

A VILLEFRANCHE (Rhône)

**VITICULTEURS**

Demandez le nouveau greffoir *Douris*, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversé et permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix : 3 fr. ; par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

**Plus d'Essences! Plus de Benzines!  
Plus d'Odeurs désagréables!**

**L'OREODOXINE** est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

**L'OREODOXINE** est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences ; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de *l'oréodoxa*, grand et beau...nier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

**L'OREODOXINE**, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de *l'oréodoxa*, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon ; 1 fr. 25 ; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général : Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

Arrivé devant le *Cheval Rouge*, l'unique auberge du village, le bohémien s'arrêta. Un rassemblement se forma autour de lui. A son commandement, l'ours se mit à danser, à faire l'exercice, exécutant ces divers mouvements avec la grâce que l'on sait, à la grande joie des villageois qui n'avaient jamais rien vu de pareil.

Un voyageur descendu la veille à l'auberge et qui avaient déjà remarqué l'ignorance et la naïveté des montagnards, résolut de s'amuser à leur dépens. Comme il était ventriloque, cela lui fut facile.

Se mêlant à la foule, il s'approcha du bateleur.

— Il est d'une belle taille ton ours, lui dit-il. De quel pays vient-il ?

— Je n'en sais rien, dit le barnum ; il ne m'a jamais montré son extrait de naissance

— Il doit le savoir, lui, reprit le voyageur : est-ce qu'il parle ?

Le bohémien haussa les épaules :

— Vous n'avez qu'à le lui demander.

— C'est ce que je vais faire, dit le voyageur. De quels pays es-tu, Martin ?

— De la Suisse, grogna l'ours d'une voix gutturale qui semblait sortir du fond de sa gorge.

Les spectateurs reculèrent ; le bohémien, interloqué, regarda alternativement l'ours et le voyageur.

Il n'en croyait pas ses oreilles.

— Dans quelle partie de la Suisse es-tu né ? demanda le voyageur.

— Dans les Alpes, grogna de nouveau l'ours.

— Tu as l'air de t'ennuyer ? reprit le ventriloque.

— Si vous croyez que c'est gai d'amuser ces imbéciles, dit l'ours en tournant ses regards vers le public.

La foule effrayée s'écarta davantage ; quant au bohémien, il ouvrait des yeux démesurés. Il n'était pas rassuré, non plus que sa compagne.

— Es-tu content de ton sort ? demanda le ventriloque.

— Non, répondit l'ours, j'ai assez de ce métier-là.

— Et que comptes-tu faire ?

— Un de ces jours, j'étranglerais mon maître et je le dévorerais.

A ce moment, l'ours poussa un grognement ; le voyageur choisit cet instant pour s'enfuir à l'auberge ; chacun l'imita et se sauva à toutes jambes, jusqu'aux bohémiens qui, épouvantés, abandonnèrent l'ours sur la place. Ce dernier, étonné de ne plus être tenu en laisse, gagna les champs et se perdit dans la montagne.

Le soir, le voyageur vit un certain nombre d'habitants réunis sur la place qui commentaient l'événement de mille façons. Estimant que la plaisanterie avait assez duré, il voulut expliquer ce qui s'était passé.

On l'écouta en silence ; quand il eut fini, chacun hocha la tête en signe de doute.

— Monsieur, lui dit un ancien, vous nous prenez donc pour des imbéciles ; l'ours a

parlé, nous l'avons entendu aussi bien que vous. Cela ne nous surprend point ; la nuit, dans les étables, les bêtes parlent ; elles prédisent même les plus effroyables malheurs : cela n'est un secret pour personne.

Le voyageur essaya en vain de les faire revenir de leur erreur.

— Monsieur, lui dit l'aubergiste qui l'avait suivi, vous perdez votre temps ; ces paysans croiront toujours que l'ours a parlé. Outre qu'il faut en déduire que les hommes préfèrent le merveilleux à la vérité, cela prouve encore une chose, c'est que, lorsque l'on a répandu dans le peuple une idée absurde ou dangereuse, il n'est plus possible de la détruire, même en démontrant son absurdité.

Eugène FOURRIER.

NOTES ET SOUVENIRS

**PENSÉES D'ÉTÉ**

I

Au long des haies, les aubépines, comme la blanche couronne des pommiers, ont néigé sur la terre fleurie et se sont dispersées aux brises, emplissant l'air de leurs parfums.

Aux rameaux, à présent, déjà les fruits s'accrochent et, sous le soleil qui les carresse, mettent des taches à la verdure des feuilles : pommes d'or bruni aux veines pourprées, pêches veloutées ainsi que des seins de vierges, cerises pareilles à des lèvres de bleues.

Du ciel tout bleu, — bleu de bluet, bleu de turquoise, — juillet a fait pleuvoir au cœur des bois les roses, les jasmins argentant les branches, les liserons étreignant les cimes :

Et des nids cachés aux sommets, la musique des chansons d'oiseaux conduit le menuet des abeilles se grisant parmi les calices et des papillons titubant dans l'air capiteux des buissons.

Voilà qu'est revenu le temps des joies anciennes, tout plein de refrains, de bruit d'ailes ; de nouveau les astres scintillent sur l'écran pur du firmament ; la nature, merveilleuse et troublante, se revêt de sa robe d'épis, avec, pour parure, des coquelicots qui semblent saigner sur les gerbes blondes

Evohé ! C'est l'heure des tendresses ! Au long des haies, les aubépines, comme la blanche couronne des pommiers, ont néigé sur la terre fleurie...

II

Jadis, par les mois d'été, aux heures calmes du crépuscule presque éteint, durant plus d'un soir j'ai rêvé tout près de l'étang frangé d'herbes.

L'eau avait cette couleur étrange qu'ont les astres par les nuits claires, — à peine bleue, un peu verte aussi, et toute miroi-

tante de reflets argentés, comme si, à la surface polie, une nappe de métal s'étendait.

Dans le jour finissant, la vie des champs s'apaisait, bruit à bruit, souffle à souffle ; les alouettes, lasses des envolées innombrables en plein ciel et tout étourdiées de leurs chutes d'abîmes, les ailes repliées, vers les blés, s'endormaient à l'ombre des haies ; déjà les merles ne siffaient plus les notes de leur hymne perlé et c'est à peine si les rouges-gorges répondaient aux appels des fauvettes égrenant encore trille à trille, leur ensorceleuse mélodie.

Bien souvent, jusqu'à la nuit venue, jusqu'à l'heure où la terre s'enveloppe d'ombre, où les vers luisants s'allument sur les talus, j'ai suivi, au fond du ciel l'écllosion subite des étoiles, leur clignotement lumineux, la traînée rapide de leur course, ou bien, près de moi, au fil de l'onde, le patinage zigzagant des libellules transparentes.

Et je rêvais alors, — sait-on de quoi sont faits les songes ? peut-être des amours finies, des ivresses d'autrefois, dont mon cœur a gardé la trace, tel qu'un coffret garde, très douce, la senteur des bouquets séchés, des rubans et des billets tendres ; peut-être aussi du printemps dernier, des lilas, des premières violettes ; peut-être de l'hiver prochain.

Depuis, les ans ont passé, mêlant de chagrins les splendeurs de la vie ; les tendresses se sont éteintes, les chimères se sont envolées et, dans les deuils et les misères, mon âme flotte, à présent, toute heurtée, toute meurtrie.

Seul, le souvenir des chères heures d'autrefois peut endormir ma peine et c'est pourquoi, quand vient l'été, je me rappelle les lointaines joies, les journées blondes et les soirs tièdes, la campagne fleurie de pavots, les papillons ivres de rosée, le petit étang frangé d'herbes...

Georges ROCHER.

## UN TRUC DE ZOUAVE

Celui qui n'a pas fait partie d'une colonne en Algérie ou en Tunisie, par les chaudes journées d'été, ne sait pas ce que c'est que la poussière, la chaleur, la fatigue et l'ennui. Une promenade fastidieuse, pendant des kilomètres, le plus souvent sans objet bien intéressant, dans un paysage toujours le même, où l'on n'a guère qu'une idée fixe, qui devient obsession : trouver de l'eau et s'arrêter. Alors on s'étend avec bonheur, et si le moment n'est pas venu de dormir, on reste les yeux perdus dans le vague, la tête vide, terminant une journée sans but par un repos sans pensée.

Nos troupiers, bien que choisis parmi les plus robustes, subissent sans grande résistance cette action énervante du climat africain ; quand l'ennui les prend, il démoralise vite une expédition. Aussi est-ce une bonne fortune pour un chef de colonne, lorsqu'il tombe sur un bout-en-train comme l'était Rastoul, du 2<sup>e</sup> zouaves.

Petit, sec, la tête crépue de Méridional, la verve du Parisien, le débrouillard de l'homme

des villes, il avait toujours la chanson aux lèvres et le bon mot de circonstance.

Marchons, légère, légère.

Je me souviens qu'au cours d'une de ces fastidieuses expéditions, il commit un tour pendable en vérité, mais qui nous fit rire aux larmes quand nous en connûmes le fin mot.

Un de mes amis m'avait dit :

— Mon cher commandant, je viens d'acheter, tout au fond du pays, un petit moulin dans une situation exceptionnelle, paraît-il. Si vous passez à Ain-Schafras, bivouaquez-donc par là, et voyez un peu ce que c'est.

Nous voilà au petit moulin, à quelque distance d'un douar arabe. L'endroit était bien choisi, charmant, ombragé et frais ; l'installation était des plus modestes, comme le plus souvent sont les moulins arabes : mais l'oued était couverte de grands platanes, et leur feuillage vert pâle formait autour de la maison blanche un délicieux encadrement.

Le lendemain, au petit jour, nous partons en reconnaissance, ne laissant au campement que Rastoul, de corvée de cuisine ce jour-là.

Mon lascar s'installe à la surveillance des gamelles, en tenue réglementaire, blouse et pantalon blancs. Les mains dans ses poches, il se promenait devant le moulin, et facilement on l'eût pris pour un colon.

Passent un vieux colporteur juif et sa fille, une brune superbe, au teint mat, aux yeux noirs bordés de longs cils, aux cheveux de jais entremêlés de piécettes d'or, aux lèvres rouges comme une belle grenade entr'ouverte.

Ne voilà-t-il pas mon Rastoul qui tombe amoureux de la belle juive, avec toute l'impétuosité de sa nature exubérante ! Il faut l'excuser, aux confins du Sahara, par 36° de chaleur !

Mais comment faire pour retenir un instant cette intéressante famille, pour voir encore ces yeux de flamme, pour entendre cette voix qui ne pouvait qu'être douce et musicale ? Offrir d'acheter quelque objet au colporteur, il n'y fallait pas songer, le prêt était léger dans la poche du zouave ! Comme rafraîchissements, il ne possédait que la soupe du bataillon qui chauffait à bas sous les platanes. Maigre ! que faire ? que dire ?

Heureusement, le Dieu des amoureux eut pitié du pauvre garçon. Il fit arrêter le juif devant le moulin.

Trompé par le costume, le brocanteur ne manqua pas de prendre Rastoul pour le propriétaire.

— Déjà plusieurs fois, dit-il, je suis passé devant ce bâtiment et j'en ai trouvé inoccupé. Je vois avec plaisir, monsieur, que tu es revenu. Est-ce pour longtemps ?

— Peuh ! pour quelques jours seulement, fit Rastoul, dont l'esprit et les yeux étaient occupés ailleurs.

— Alors mes services, que je comptais t'offrir, ne te seront sans doute pas utiles ?

— Peut-être, continua le zouave évasive-ment.

— D'ailleurs, moi-même, je vais cesser cette vie errante qui me pèse, et quoique je ne me sois pas enrichi dans le commerce, foi de Rabbi-Meir, je veux vivre tranquille. Je suis trop vieux maintenant, et ma fille est trop grande pour courir ainsi le désert. N'est-ce pas, Alouma ?

Alouma sourit, et inclina silencieusement la tête.

— Même il me vient une idée, reprit le juif. Ce lieu me plaît. Pourquoi si tu ne demeures pas dans ce moulin, ne me le louerais-tu pas ?

Rastoul, surpris, était resté bouche bée, Rabbi-Meir se méprit sur son hésitation.

## GAVOTTE-LUCIE

L'éditeur Fromont vient de publier *Gavotte-Lucie*, une œuvre charmante de SAINT-GEORGES D'ESTREZ.

La Gavotte est dédiée à M<sup>lle</sup> Lucie Faure, qui a bien voulu l'agréer, et elle est écrite pour piano. — C'est une œuvre d'un rythme gracieux, facile et d'un caractère agréablement archaïque. Elle porte l'inspiration du temps joyeux de nos aïeules.

M. Saint-Georges d'Estrez n'en est pas à son coup d'essai. Nous avons eu de lui plusieurs compositions véritablement charmantes.

7<sup>e</sup> ANNEE

## LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE  
12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes . . . . . 6 fr.  
Départements non limitrophes . . . . . 7 fr.  
Etranger . . . . . 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

## CADEAU A NOS LECTEURS

Tout lecteur de notre journal qui enverra son adresse à M. RENÉ GODFROY, éditeur, 3, rue de Provence, à Paris, recevra par retour du courrier, *gratis et franco*, le superbe *Album des Vieilles Chansons françaises*, recueillies, transcrites pour piano et harmonisées par M. HENRY EYMIEU, officier d'Académie, rédacteur au *Paris-Piano*, à la *Quinzaine*, au *Monde Musical* à la *Libre Critique*.

Cet album est vendu partout 5 francs net.

Pour tous frais de port, d'emballage et d'envoi, joindre à la lettre de demande 6 timbres-poste de 15 centimes.

Tous les pianistes, tous les chanteurs, tous les artistes, tous les collectionneurs, voudront recevoir l'*Album des Vieilles Chansons françaises*.

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON

## LA KAOLINE

### COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de déficiences dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans onde et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes: **Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON**

## LE VÉLO-ÉMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le *Vélo-Email* est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

**Aux Petits Docks du Commerce**  
12, rue Confort, LYON.

## BIBLIOGRAPHIE

### LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2054, du 8 août 1896

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Variété : Civililé*, par G. Lénôtre. — *Chronique musicale*, par A. Boissard. — *Une école d'acrobatie*, par G. Tomel. — *Semaine scientifique*, par H. Servet de Bonnières. — *Sport*, par Archiduc. — *Souvenirs de la villa Médicis*, par Henri Maréchal.

Explication des Gravures, Revue Comique, Echees, Rébus, Récréations de la famille, Bibliographie, Caricature à l'étranger, etc., etc.

Nouvelle : *Courrier de France*, par D. Massé.

En cours de publication : *Madame Carignan*, roman de M. Maurice Lefèvre. — Illustrations de M. Parys.

## Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

— Tu refuses ? dit-il.

— Non pas, dit Rastoul, prenant une détermination subite. Non pas, mais je veux vendre le moulin et non le louer ; de plus je veux le vendre comptant, recevoir le prix aujourd'hui et ne le livrer qu'après-demain.

— Pourquoi ?

— Peu t'importe. Tu ne crains pas, sans doute, que je déménage la bâtisse sur mon dos, en une nuit ?

— Mais le prix ?

— Mille francs ?

— Mille francs ! c'est trois fois trop cher ! une bicoque pareille, qui ne sert de rien.

La discussion, sur ce ton, dura une heure. Rastoul, avec une âpreté qu'il n'eût pas mise peut-être s'il eût été le véritable propriétaire, défendait son moulin pied à pied, le faisant valoir et promettant pour son futur possesseur monts et merveilles.

Enfin, après un dernier débat, on tomba d'accord pour cinq cents francs, que le juif paya de suite, attestant Jéhovah qu'on ne pourrait pas trouver sur lui une autre pièce de monnaie.

— Maintenant, dit le zouave, allez faire un tour, et qu'on ne vous revoie plus jusqu'après demain. Passez chez le cadé et faites préparer l'acte. Nous signerons à midi juste.

Le juif reprit la bride de son bourricot et partit, suivi de sa fille, qui plus d'une fois se retourna pour envoyer au beau cuisinier de longs regards remplis d'espérance.

La soupe, ce jour-là, sentit un peu la fumée !...

Le lendemain, je vis arriver mon trouper et la jeune juive, bras-dessus, bras-dessous.

— Mon commandant, me dit Rastoul, je viens vous prier de m'autoriser à prendre la cantine du bataillon.

— Mais il faut être marié. Or, je vois bien, à la rigueur, une cantinière fort engageante, ajoutai-je en jetant au couple un regard qui, malgré moi, fut bienveillant, mais je ne te sais pas marié.

— Ça viendra mon commandant, répartit gaîment mon lascar, si vous voulez bien appuyer ma demande d'autorisation auprès du général.

— Mais cette cantine, comment comptestu l'acheter ?

— Euh ! Je vais vous dire, mon commandant... c'est avec cinq cents francs que le père de ma future m'a donnés.

— Eh bien ! mon garçon, en ce qui me concerne je n'y vois pas d'inconvénient. Je vais transmettre ta demande.

Dans la journée, nous quittions le moulin avec Alouma et Rastoul ; celui-ci, toujours gai et blagueur, ne devait pourtant guère se sentir rassuré sur les suites de sa fumisterie !

Lorsque, quelques jours après le juif arriva pour prendre possession de son achat, il fut reçu par les spahis qui nous avaient succédé. Or, on sait que les Arabes ont conservé la haine et l'horreur de l'Israélite : et comme on ne pouvait rien comprendre à son histoire de colon, de papier à signer, d'argent donné, de fille égarée, etc., je laisse à penser qu'elle réception on lui fit.

C'est après plusieurs mois de recherches que le malheureux retrouva à Sfax son escroc et ravisseur, légitimement uni à la belle Alouma, qui trônait à la cantine du 3<sup>e</sup> bataillon. Il alla trouver le colonel. Mais que faire ? Le colonel fit comparaître le coupable, le tança d'importance, mais fit comprendre en même temps au plaignant que s'il ne se désistait pas, son gendre le cantinier passerait au conseil, serait condamné et ruiné par cela même, sans que sa fille pût lui être rendue.

L'argument porta ; la plainte fut retirée, et le soir, dans l'ombre de la cantine, on

pouvait voir le vieux Rabbi-Méir, avec sa barbe de patriarche, tendant son verre, d'un geste bénisseur, la voix mouillée :

— Pour m'avoir roulé ainsi, il faut que tu sois joliment fort, mon garçon, et Alouma sera heureuse ! Encore un petit verre de cognac, mon fils.

Gaston CERFBERR.

## SOCIÉTÉ DE TIR DE LYON

MM. les sociétaires sont prévenus que, pendant le mois d'août, le tir aux cartons aura lieu dans les conditions habituelles.

## LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE " LUMIÈRE "

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

Voici la liste des scènes qui seront projetées :

Rue Tverkaïa, à Moscou.

Entrée du Czar au Kremlin.

Budapest : Cortège de la Couronne.

Londres : Les lutteurs.

Id. Le lion.

Trouville : Enfants sur la plage.

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée : 0,50 centimes

## CONCERTS-BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 heures 1/2, concert. — Mardis et vendredis, grande fête artistique. Orchestre sous la direction de M. Ch. Kiemlé.

## CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137 à 145. M. Bonhomme, directeur

Tous les soirs, à 8 h., spectacle varié.

Matinées, Dimanches et fêtes, à 2 heures.

## Revue Financière Hebdomadaire

La séance d'aujourd'hui a été beaucoup plus calme que les précédentes, il ne s'est fait que de très rares affaires, aussi la tenue des cours est-elle, sur quelques valeurs, moins satisfaisantes.

Nos rentes clôturent : le 3 0/0 à 102,60 au lieu de 102,65 dernier cours précédent ; le 3 1/2 cote 105,30 au lieu de 105,40 et l'amortissable 100,70.

Le Crédit Foncier est en hausse à 651 ; le Crédit Lyonnais a passé de 775 à 779 ; la Société générale s'est négociée à 510 et le Comptoir national d'Escompte à 571.

Le Suez finit à 3386.

Nos chemins se sont traités, le Lyon à 1570 ; le Midi à 1290, le Nord à 1795 et l'Orléans à 1612.

L'Italien est lourd à 86,62, l'Extérieure à 63 13/16 a baissé de 3/16, le Turc reste à 19,07 et la Banque Ottomane à 536.

Les Fonds Russes qui avaient beaucoup monté ces jours derniers ont eu à subir quelques réalisations bien naturelles, et restent le 3 0/0 à 94 et le 3 1/2 0/0 à 100,85.

L'action Bec Auer est en nouvelle hausse à 1298.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.